

est une des plus florissantes paroisses du Canada. Le site en est gracieux, les horizons variés à l'infini, les alentours pleins de poésie. Il y fait bon respirer les fraîches et fortifiantes senteurs de la campagne ; il y fait bon rêver, aimer doucement dans la paix et la solitude.

Dans ce plaisant village, M. de Repentigny possédait un cottage, au sein d'un parc délicieux que festonnaient des eaux vives, folâtrant avec un murmure argentin, soit dans les méandres d'un vaste jardin anglais, soit à travers des pelouses aussi unies qu'un drap de velours, soit sous des bosquets ombreux, animés par les concerts des gentils musiciens ailés.

Le Cottage, ainsi le désignait-on, à contre-sens toute-fois, n'était rien moins qu'une chaumière, mais bel et bien un beau manoir, miniature d'un château-fort, comme on en voit tant dans la Grande-Bretagne et même aux environs des grandes villes américaines.

En revenant de Trois-Rivières, où elle avait passé un mois avec sa fille, madame de Repentigny s'était arrêtée à sa campagne de Saint-Charles.

Elle avait l'attention d'y séjourner pendant l'été. Son mari avait approuvé ce projet, parce que les troubles qui éclataient continuellement à Montréal rendaient la ville dangereuse pour la femme d'un fonctionnaire aussi dévoué au gouvernement que l'était M. de Repentigny.

Mais, peu après son arrivée au village, madame de Repentigny tomba malade. Depuis longtemps elle était atteinte d'une hypertrophie du cœur, causée par ses chagrins domestiques. L'affection fit tout à coup des progrès si rapides, que la vie de la pauvre femme fut en danger. On manda M. de Repentigny. Il répondit que les affaires de la colonie le retenaient à son poste.

Léonie soignait sa mère avec une tendresse et une sollicitude sans bornes. Nuit et jour à son chevet, elle n'avait plus de pensées, plus de vœux que pour son rétablissement. Est-il nécessaire de dire qu'elle lui cacha cette réponse laconique et dure ?

Vers la fin de septembre, la santé de madame de Repentigny parut s'améliorer.

Au commencement d'octobre, elle alla positivement mieux, et, pour fêter sa résurrection, comme disait Léonie, on convia plusieurs amis de Montréal et de la campagne à un grand dîner. Cherrier, sa femme et sir William étaient naturellement au nombre des invités. Ce dernier, occupé par son service, envoya une lettre d'excuses, en ajoutant que, dès qu'il aurait un moment de liberté, il volerait « cer-

tainement, très-certainement, présenter ses respects à ces dames. »

Le 15 avait été choisi pour la partie.

Mais, dans l'intervalle, on apprit qu'une grande assemblée publique aurait lieu à Saint Charles, le 23, et le dîner fut remis au 22, afin que les hôtes étrangers profitassent de cette occasion pour jouir du spectacle,

Telle était cependant l'anxiété générale, que les Canadiens, si passionnés pour les distractions, négligeaient leurs plaisirs.

Tout le monde avait promis de venir ; à l'exception des époux Cherrier, personne ne vint de Montréal.

Pour avoir lieu tout à fait en famille, le dîner n'en fut pas moins gai.

Enchantée de voir sa mère souriante, et, en apparence, bien portante, Léonie témoigna sa joie par cent folies aimables.

Entre autres, elle se déguisa secrètement avec un costume d'homme que sa cousine Louise s'était fait faire pour accompagner Xavier dans ses excursions, et elle parut ainsi au dîner. Ce déguisement ne contribua pas peu à réjouir les assistants.

— Ma foi, chère espiègle, vous devriez prendre ce costume pour aller demain à l'assemblée, lui dit Cherrier en se promenant avec elle dans le parc, après le repas.

— Tiens, mais ce serait original !

— Est-ce convenu ?

— Oh ! maman ne le permettrait pas.

— Qui le lui dira ?

— Tous êtes charmant, mon cousin, vous avez réponse à tout.

— Et vous, vous faites le plus ravissant cavalier que je sache !

Oh ! un superlatif à la sir William ! s'écria la jeune fille en riant aux éclats.

Le front de Cherrier se rembrunit.

Léonie s'en aperçut aussitôt,

— Pardon, dit-elle, j'avais oublié.

— Quoi donc ? fit Cherrier reprenant à l'instant sa bonne humeur.

— Rien, mon cousin, rien... je sais ce que je sais...

Mais Louise ?

— Louise ne veut pas venir à l'assemblée. Elle restera près de votre bonne mère.

— Alors voilà qui est dit. Nous irons flâner à cette assemblée le stick à la main, le lorgnon à l'arcade sourcilière....

— Bravo !

— A une condition pourtant !

— Et laquelle ?